

## Les matins fossilisés

Dans les blessures spatiales de mon âme,  
Je cherche des résidus de ton prénom.  
Mais dans ton triste alphabet en ruine,  
Que reste-t-il si ce n'est une mangrove ?

Ma langue lèche tes poèmes en friche ;  
Sur le rebord de tes derniers vers brisés  
Elle vient trébucher puis saigner  
Sous la croûte des nuits de silex.

Tu me l'avais susurré sous les ombres.  
Dans mon souffle subsisterait notre horizon.  
Mais alors que vibre le chant tribal des jours,  
Je marche seul sur des matins fossilisés.

## Pendant que tu dormais paisiblement

Pendant que tu dormais paisiblement,  
Encore une fois, j'ai pleuré d'impuissance.  
Assis sur le sac des aubes trop lourdes,  
J'ai voulu écrire ce silence à vif,  
Ces ombres cachées dans un sanglot,  
Ces moiteurs en embuscade.

Mais comment le pourrais-je  
Alors que l'hiver m'étreint,  
Que fanent les caresses  
Et qu'en vain les sexes s'épuisent ?  
Dans les lunaisons éventrées,  
Les mots noirs portent le deuil.

Jadis tatoué sur le ventre du monde,  
Le pluriel de nos âmes solitaires s'efface.  
Il reste les ratures de mon inspiration,  
Les odeurs de la semence stérile des prières.  
Encore une fois, j'ai pleuré d'impuissance  
Pendant que tu dormais paisiblement.

## Ne crois pas que je ne sache pas

Ne crois pas que je ne sache pas  
Ce sang s'écoulant des nuits scarifiées,  
Ces rigoles pourpres sur les arêtes des songes,  
Ces heures gelées derrière le cristallin nocturne.

Même si je n'ai pas osé te le dire,  
Parmi les lacets d'un fleuve noyé de torpeur,  
Dans une forêt gorgée d'une rousseur humide,  
J'ai jeté notre Christ dans les broussailles.

Depuis, je souris devant les trouées de l'empyrée.  
Pourrons-nous toujours jouir de l'éther des cieux ?  
Sentirons-nous encore le souffle de nos paupières ?  
Qu'importe. Il fallait bien que ce rêve finisse.

Ne crois pas que je ne sache pas  
Ces larmes en gésine, à califourchon sur tes cils,  
Ces enfants de l'orage abandonnés derrière toi.  
Viens t'enrouler autour de ma taille.

## L'efflorescence des astres

Sans doute nous faudra-t-il mourir maintes fois,  
Tomber dans le gouffre de nos entrailles figées.  
Peut-être devons-nous pleurer sur notre amour,  
Nous raccrocher avec espoir à nos halètements.

Chaque matin, nous balayerons les os de nos nuits.  
Retirerons ces écharpes figées sous nos peaux.  
Nous additionnerons la somme de nos caresses  
Avant de faire l'amour sur des orgasmes égorgés.

Alors seulement,

Drapés dans l'écharpe des vents contraires,  
Défrichant les résonances de notre exil inavoué  
Derrière le chant tribal des siècles à vifs,  
Nous entendrons l'efflorescence des astres.

## Le grelot des rêves

Au loin tintent les grelots des rêves.  
Ils racontent les arrondis de ton nom,  
Rèvent la dépouille de tes lèvres,  
Les ossements de tes baisers figés.

Juste une dernière fois, espérer  
Me frotter contre le crépuscule des nuits,  
Trébucher sur le seuil de ton souffle,  
S'égarer dans le velours de nos gorges.

Sous l'arche des étreintes endormies,  
Parmi le souffle des haleines éperdues,  
Mon pas fatigué d'archéologue séléniqne  
Soulève la limaille froissée de nos corps.

Des oiseaux cendrés déchirent un ciel laiteux.  
Quelque part, un grand orgue parait pleurer.  
Mon bras usé moissonne des terres stériles,  
Tout en mâchonnant des graines rassies.

## Les écorchures matinales

Sur les grandes écorchures matinales,  
Nos nuques en sueur s'assoupissent enfin.  
Même si nos corps se livrent au dernier brûlis,  
Le sillon d'un ongle sur une peau refuse d'abdiquer.

La tourbe nocturne est encore humide.  
Par-delà les mousses bordant notre lit,  
Des lacs sans rivage comblent nos béances.  
Une paupière mi-close est avalée dans les fougères.

Au creux des étoiles échanrées entre nos songes,  
Nos sexes racontent ces longues nuits démâtées.  
Au cœur des ramures ourlées d'aubes immobiles,  
Nos langues disent ces salives sur des plaies immergées.

Alors ne restons plus sur le seuil de nos orages.  
Récoltons nos caresses déposées sur le corail.  
Chevauchons nos spasmes dans un souffle éperdu  
Car il nous reste tant de chemins à débusquer.

## **Tout un monde**

Derrière les fines ramures de la nuit  
Je vois les liliales étoiles vagabondes  
D'abord s'effacer à la marge du jour  
Puis céder aux méandres givrés

Le ciel exhale une ultime comète  
Dernière obole au mendiant sélène  
Les oriflammes astrales se dissipent  
Soufflées par le vol de libellules ambrées

Les langues ivoirées restent sur le seuil  
Elles se recueillent à la moire des mots  
Des chuchotements fébriles tâtonnent  
Et le monde entier repose sur ta poitrine

## Le labour des heures bleues

Encore des cristaux de fleurs matinales  
sous le givre de nos bouches ;  
dans l'hypogée des songes, ils attendent  
parmi les bruyères sanguines de l'aube.

Faut-il se dédire  
du velours de nos voix,  
cueillir l'ombre  
entre nos paupières ?

Prier à tâtons sous le linceul,  
un genou dans la tourbe enfiévrée,  
de la limaille comme seule obole.

Au dernier labour des heures bleues,  
que notre pas jamais ne se  
dé  
robe.



## Le murmure de nos existences

Alors que mes tristes heures s'épanchent  
Sous le rebord ombragé de l'orbe lunaire,  
Tes lèvres s'apposent sur mon affliction.  
Et le velours du silence m'enveloppe.

Sur la marge trouble des jours orphelins,  
Il traîne quelques poètes insomniaques.  
Dans un rire, tu les dessines sur ma peau.  
Et le timide bourgeon du matin paraît.

Le sillon s'ouvre au calice de ton regard.  
Il nous ramène à cette rive en jachère,  
Là où s'achève l'épuisement des marées.  
Et l'avenir s'ébroue dans les flaques saumâtres.

À cheval sur l'aube des rêves en jachère,  
Les ongles grattent sous l'écorce des choses.  
Toujours ce même instant qui nous échappe  
Et les larmes d'écume volent au vent.

Le moissonneur a fauché le mitan de nos vies.  
Mais les racines du monde disent ces ivresses,  
Toutes ces vallées désirées jusqu'aux pleurs.  
Et s'abreuver au murmure de notre existence.

## Nos légèretés nomades

Dis-moi où se sont enfuies nos légèretés nomades.  
Les aubes peuvent bien dévorer l'écaille de nos nuits,  
Nous chuchotons au frémissement craintif des songes.

Conte-moi la fébrilité asséchée de nos oscillations.  
Les dryades peuvent bien trébucher sous les rameaux,  
Nous déposons nos soupirs sur l'hermine du crépuscule.

Dessine sur mon épiderme l'esquisse de nos marées épuisées.  
Les galets arides de l'estrans peuvent bien rouler sous nos pieds,  
Nous marchons au bord de la nudité des siècles assoupis.

Murmure au creux de mon oreille les échos de nos semaisons.  
Les sources peuvent bien courir sous le miroir de nos regards,  
Nous nous aimons parmi les blessures inavouées de l'espace.

## Les plates solitudes

À la source des plates solitudes  
| Nos innocences désarticulées  
| L'élégance de tes absences  
| L'injection de ton ombre étique  
de ton ombre étique

Sous le flanc des humanités bafouées  
Nos éCoRcHuReS intimes  
Le poids du sang vermeil  
Une langue léchant  
les mots

Dans l'architecture  
hésitante  
des rues

Nos souvenirs creusent l'abîme  
et  
Des frissons infusent l'horizon

## Imploration

Sous le flanc éreinté des saisons dépolies,  
La courbe de tes seins fanés défailait.  
Et les lisières de l'horizon s'abandonnaient.

Derrière le fanal de ta fragile nudité,  
Des fantômes se déversaient dans l'alcôve.  
Et les instants verticaux se figeaient.

À l'estran des vastes nuits détrempées,  
L'orbe effrité de tes soupirs vacillait.  
Et la pénombre sarclait tes silences.

Avant que ne renonce le jour à venir,  
Cette dernière moisson sur tes lèvres.  
Et le crépuscule se vida de son sang.

Devant ta stèle diaprée d'ourlets de lumière,  
Aucune prière pour affranchir ma géhenne.  
T'aurais-je assez aimé avant le glas funèbre ?

## Ce rien du tout

Ce rien du tout  
Qui s'invite  
Au mitan de l'horloge  
L'égarément d'un doigt  
Sur le contour d'une dune.

Ce rien du tout  
Qui frémit  
Sous la houle humide  
L'effleurement d'une lèvre  
Sur le lit froissé du désir

Ce rien du tout  
Qui s'offre  
Sous le souffle d'un monde  
Le frisson des peaux  
Qui ravine la fontaine

Ce rien du tout  
Qui se fige  
Au velours des langues  
Le contour d'un visage d'aube  
Sur la rive d'écume  
Ce rien du tout  
Qui exulte  
À l'estran des corps déliés  
Le limon de mon amour  
Dans l'estuaire de ton levant